

« Couples » et modèles de familles en Martinique

Philippe Berté , février 2010

Cette étude porte sur la clinique locale d'après mon expérience avec des analysants martiniquais dont la généalogie comprend des descendants d'esclaves, des descendants de maîtres esclavagistes, des Français de Métropole, à partir d'échanges avec des collègues et amis psychanalystes et de lectures de travaux. A l'exclusion des patients de généalogies européennes, indiennes, asiatiques ou originaires d'autres îles de la Caraïbe, l'étude est donc centrée sur un type majoritaire de familles existant en Martinique.

Ce qui s'entend côté hommes

Un homme se doit de s'occuper sexuellement de plusieurs femmes « en parallèle », les visiter dans la journée ou dans la semaine est quasiment une règle et un idéal de la société. Les hommes sont intéressés, préoccupés par les conquêtes féminines d'une part et par leurs activités professionnelles, politiques, associatives, sportives, ludiques d'autre part, et par ailleurs s'investissent dans la pratique d'une religion et parfois dans la magie (*quimbois*). « *Vivre avec une femme* » se situe souvent dans la perspective d'« avoir des enfants », sans être pour autant dans le devoir de « fonder une famille » au sens traditionnel occidental: où il reconnaît légalement les enfants, participe financièrement à la gestion du foyer, a un œil sur la scolarité, a le souci de l'avenir des enfants, celui de transmettre un héritage (professionnel, familial, financier). Ici, il va estimer que cette femme peut prendre toutes ces responsabilités et il pourra alors la quitter enceinte ou devenue mère au bout de quelques semaines, mois, années, sans trop de tourment ni de culpabilité.

La séparation se fait souvent avec une telle rapidité et facilité, qu'il ne semble pas qu'il ait existé un pacte symbolique ni entre cet homme et cette femme, ni entre lui et ses enfants, et cela même, si le couple était marié. Il s'installe alors une dimension d'ignorance entre les différents sujets concernés. Semblant d'ignorance, car des inscriptions inconscientes se sont mises en place tôt chez l'enfant, soit qu'il s'agisse de reconstructions ayant pour fondement les propos ou les constructions de la mère, soit qu'il s'agisse de choix du jeune sujet à partir de ce qu'il sait du père, d'un trait pris chez le père. En Martinique le mariage ne freine nullement l'époux dans la conquête d'autres femmes, dans la procréation et le « lancement » d'autres « familles ». L'Eglise catholique a renoncé à exprimer sa réprobation contre cette façon de vivre et plusieurs prêtres sont connus pour apprécier les aventures.

La forme du lien social entre deux partenaires ou entre deux familles ne semble aucunement engendrer ou nécessiter une expression de type « sacrements du mariage » ou « règles d'alliance ». Il s'agit d'une rencontre entre deux partenaires autour d'une jouissance sexuelle ou autour de la dimension de manque symbolique, de désir. Mais qu'en est-il de la répartition désir, jouissance ?

Côté homme, l'amour est essentiellement fondé sur la jouissance indiquant un primat de la jouissance sur le désir. Souvent le désir ne tient pas, il est volatile, incapable de porter un projet de manière soutenue. Lorsque le désir existe, il vient en position seconde par rapport à la jouissance.

La dimension du manque symbolique chez un homme, paraissant tourner autour du désir de la Mère, l'objet de son désir, l'objet cause du désir est principalement sa Mère, qui s'est présentée souvent à lui comme un *poto-mitan*, un pilier-central solitaire. Certes il s'agit d'une position subjective de la mère mais cette position appartient aussi au discours social et s'origine sans doute de la période esclavagiste¹. L'enfant va par exemple remarquer chez cette femme la phase d'abandon par un homme, qui va entraîner chez elle une dépression, puis cette mère va agir, pour mettre en avant et verbaliser sa capacité à se battre seule pour son enfant, pour ses enfants.

¹ Cf l'article 9 du *Code Noir*. (*Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*. Commentaire de Louis Saala-Molins, éd PUF, 2005)

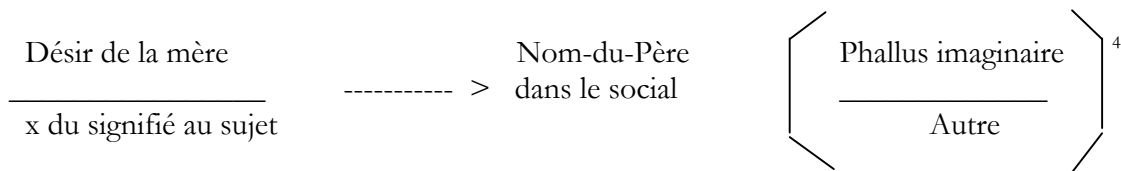
Les hommes que nous entendons attribuent une grande importance au désir de la Mère, dans tous les sens de l'expression, ce qui entrave la métaphore du Nom-du-Père. Leur propre désir n'est pas mis en œuvre en tant que tel. Il n'est pas connecté à un S1 qui ferait Nom-du-Père pour le sujet. Il s'agit plutôt d'un trait pris chez un homme (père, grand-père, oncle), fonctionnant comme trait imaginaire : le sujet va faire *comme* son père, le même métier que lui, mais cela n'a pas l'effet symbolique d'un Nom-du-Père.

Que ce soit chez les peuples européens, africains ou chez d'autres, le désir de structure masculine est organisé par l'idéal de posséder plusieurs femmes selon une organisation métonymique. Ici le passage de l'une à l'autre est moins vectorisé par un désir pour chacune que par une jouissance, une pulsion, une demande.

D'autre part plusieurs des sociétés du « Nouveau Monde », régies et/ou colonisées par le Discours de l'économie libérale et le Discours de la techno-science (structuré sur la formule « *je pense : donc je suis* ») rompaient partiellement avec les religions monothéistes² et avec les traditions familiales patrilinéaires. Le mariage perdait sa consistance, s'éteignait, même si les églises fleurissaient de feux d'artifices baroques promouvant toutes les jouissances.

Un homme ici se considère (et les proches, le social lui accordent cette « qualité ») « père » des enfants, car il a connu sexuellement la mère. Mot « père » n'ayant pas de « statut autre que sexuel » dont Charles Melman dira qu'il est vide. Avec la formalisation lacanienne il est possible de préciser de quel père il s'agit : du père réel en tant qu'il est le géniteur. Mais il ne semble pas qu'il intervienne pour l'enfant à l'autre niveau de la fonction du père réel, celui permettant dans l'Inconscient de l'enfant la mise en place d'un Nom-du-Père, à savoir le père réel en tant qu'interdicteur, en tant qu'introduisant la loi de l'interdit de l'inceste et par cette loi créant le désir phalliquement vectorisé chez le sujet.

En Martinique le Nom-du-Père semble exister au niveau du social³, exercer une fonction au niveau social, c'est-à-dire au niveau du langage, même s'il n'existe pas au niveau familial. D'où la proposition de la formule suivante :



Le Nom-du-Père dans le social n'a pas la force du Nom-du-Père inscrit au niveau familial; on pourrait dire que si le Nom-du-Père au niveau familial manque, n' a pu être créé par le sujet, le Nom-du-Père au niveau social ne produit qu' « 1/2 » désir : un désir en lien qu'avec un phallus imaginaire et non pas avec la fonction symbolique. Par ailleurs la dimension d'altérité (altérité liée au tiers symbolique) maintenue en arrière-plan, est ici refoulée, d'où l'écriture de l'Autre sous la barre.

A noter qu'en tant que père absent « du foyer », ayant une valeur de pur signifiant, il est automatiquement père symbolique. Pour Lacan, Père symbolique et Mère Symbolique ne sont pas à distinguer, puisqu'ils sont tous deux engendrés dans le langage pour le sujet par leur absence, par leur manque.

² La religion passait après le Capital et la technologie. Par ailleurs « logiquement », il ne s'agissait plus d'un Dieu Bon, d'un Dieu de Charité.

³ Il y a des formules du social qui refoulent le désir-de-la-Mère, et qui amènent le sujet, en particulier les garçons à aller désirer et jouir ailleurs .

⁴ In Séminaire « *Encore* », *qu'en est-il aujourd'hui ?*, JP Hiltenbrand, 2007-2008, p.129 : « Il se peut que la transmission du phallus effectivement puisse se réaliser par la voie maternelle ou féminine, mais petite restriction, c'est un phallus d'avant le Nom-du-Père, c'est-à-dire un phallus qui n'est pas forcément à une place ordonnée, à une place d'exception, ΦX , c'est-à-dire du « dire que non à la jouissance phallique » ».

C'est un phallus transmis par l'Autre primordial, l'Autre du symbole, et non pas l'Autre des signifiants.

La mère détient généralement une fonction castratrice, comme le Nom-du-Père au niveau social, lorsqu'il y a une proximité incestueuse, car il est banal que la mère et l'enfant dorment dans le même lit, parfois jusqu'à environ 14 ans, de manière régulière ou épisodique, pour une sieste, ou si l'un des deux a le *blues*. En revanche si un compagnon la rejoint, l'enfant retrouvera sa chambre sans difficulté : la mère s'oblige à mettre une distance entre elle et le fils, en lui ordonnant d'aller voir ailleurs, en souhaitant qu'il s'intéresse aux filles. Ou bien elle est obligée soit par une demande de l'école, par les conseils de membres de sa famille ou par un symptôme de l'enfant d'introduire entre elle et l'enfant une parole tierce qui va les séparer. Castration qui n'est pas pleinement symbolique, ni réalisée.

Comme indiqué, de nombreux hommes ne veulent, ni ne peuvent endosser de responsabilité particulière à l'égard d'une femme, le S1 n'aurait pas d'effet de vectorisation sur le S2 autre que sexuel. Les hommes se positionneraient en S1 mais uniquement pour réaliser la jouissance sexuelle. Ainsi ils ont une difficulté assez fréquente à prendre la parole dans la famille, comme dans le social et donc à exercer des actions sociales et politiques efficaces.

Nous avons pu constater qu'un homme consulte quand une femme fatiguée par ses liaisons extraconjugales a pris la décision de le quitter, alors qu'il n'y était pas prêt ou que sa femme prend un amant ou qu'il souffre d'impuissance, qu'il est débordé par l'angoisse ou la dépression chez sa compagne.

Cette versatilité du désir pourrait expliquer certains arrêts brusques dans le cours du travail analytique.

Ce qui s'entend des femmes

Les choses qui importent généralement à une martiniquaise en tant que mère sont ses enfants, la relation amoureuse et sexuelle avec un homme, sa relation avec le parent qui l'a élevé (mère, grand-mère, parfois père, tante) et ses relations avec quelques autres membres de la famille dont certains frères et sœurs. Elle s'investit aussi dans une religion et s'inquiète de magie.

Une Martiniquaise se questionne très vite sur la relation amoureuse naissante, souvent elle se demande si l'homme qui lui déclare ses sentiments, n'a pas au moins une autre relation en parallèle, elle fait l'hypothèse qu'il est « beau parleur ». Ainsi c'est rarement la passion absolue, dès le début s'installe chez elle la suspicion. Relativement rapidement elle accepte ou refoule l'idée que l'homme rencontré ait plusieurs femmes, soit un *coq*, à condition qu'il s'occupe sexuellement d'elle régulièrement. S'installe alors une forme d'amour souvent conciliant, où alternent *orages* et réconciliations.

La dimension du désir s'évoque sous les formes de l'ennui : penser à un ailleurs, vivre dans une autre culture, à un homme qui ne vient pas, qu'elle n'a pas trouvé, particulièrement de penser à un au-delà, de penser à Dieu.

Une femme peut assurer « la fonction maternelle », à l'égard de tous ses enfants, ou bien de certains d'entre eux. Dans ce deuxième cas, elle délègue une partie de cette fonction pendant un temps (mois ou années) à une autre femme de la famille. Au-dessus de la génération de la grand-mère maternelle, la connaissance que l'enfant a de sa généalogie est souvent très floue, peu transmise par les adultes.

Il ne semble pas que l'enfant vienne systématiquement dans le cadre d'un manque ou du désir par rapport à un homme, mais pour affirmer une féminité - type de solution courante inscrite dans le système social. Il s'agit également de réaliser le désir introduit par sa mère par la voie(x) de

l'interdit « *pa poté ich ba moïn* »⁵ (« tu es capable de passer à l'acte sexuel »), ou de jouir d'un objet comme d'une « chose à modeler », ou de réaliser le fantasme infantile par rapport à son propre père ou celui d'un compagnon de la mère.

Quand une Martiniquaise (mère, grand-mère, tante) se positionne comme « mère » à part entière d'un enfant, souvent celui-ci doit lui être totalement soumis ! Ce qui évoque la position d'un petit esclave, de chose qu'elle modèle, qui doit obéir « à sa voix et à son regard », elle-même refusant les propositions spontanées de l'enfant et exerçant des contrôles quasi-obsessionnels ou phobiques sur les activités de celui-ci. Freinant ou refusant l'esprit du jeune, n'acceptant une subjectivité (chez elle, chez l'enfant) que strictement prise dans les références scolaires, et dans les règles du « ménage » au sens du « nettoyage ». En effet, une mère tient souvent au « ménage avec cet enfant » ; est-ce faute d'un homme avec lequel elle serait véritablement en ménage, et qui interdirait ? La mère en position de Maître, la Mère-Maître, la Forte-Da⁶ du jeu de *Fort / Da*. C'est lentement, avec difficulté qu'elle accepte de considérer cet enfant non comme sa chose mais comme un sujet capable d'évoluer, qu'elle accepte l'expression du désir et de la parole chez son fils ou sa fille.

Ce passage de la position d'objet à celle de sujet ne peut se faire qu'à la condition que la mère accueille la parole de l'enfant, et ses refus. Or ici souvent pour la mère les « non » sont inacceptables, l'enfant n'a le droit de verbaliser que des « oui ». D'où chez celui-ci un retour du refoulé dans des attitudes de refus, de mutisme, de craintes, de tristesse, de faux-oui, de ruse, de réponses trompeuses, et dans différentes formes d'actes.⁷

Cette incapacité à dire non à l'autre, à l'Autre, ce trait se retrouvent chez les adultes et dans le social. Les rares fois où un « non » est prononcé entre adultes, le demandeur le reçoit souvent sur un mode persécuté, paranoïaque, d'attaque personnelle, sans doute en référence inconsciente à l'absolutisme de l'Autre maternel. Ce n'est souvent qu'au moment de l'adolescence que le réel de l'affirmation de la position subjective s'inscrit et s'exprime verbalement : garçons et filles qui réclament à leurs parents de « les laisser sortir »... de les laisser sortir du régime tyrannique, de les laisser affirmer leur désir amoureux, sexuel et leurs jouissances.

L'Autre maternel ne fonctionne pas selon un pacte symbolique avec le sujet, mais semble procéder par commandements. Toutefois cet Autre est souvent désirant, marqué d'un manque, et d'autre part désignant un Idéal pour l'enfant. La Mère est divisée. Même si elle éduque son enfant en suivant « la tradition » (en partie esclavagiste), en ne lui laissant quasiment rien assumer, elle a en revanche le souhait que son enfant devienne un adulte responsable, ayant une position sociale. Ainsi elle peut activer un Nom-du-Père pour lui.

- Par ailleurs elle n'est pas-toute, car marquée du manque au niveau sexuel et amoureux, du manque à l'égard d'un homme.
- Cette mère a parfois le souhait de sortir du système « policier » qui commande à son fonctionnement psychique, pour aller vers un système où les sujets s'assument dans un pacte de parole. D'où les idéaux de mariage, de responsabilité, d'établissement d'une famille, de vie de couple assurée, que verbalisent les mères. Les mères, les femmes, consultent les quimboiseurs, les « psy », prient à l'église, pour réaliser ces idéaux qu'elles semblent « impuissantes » à atteindre. C'est leur malaise qui les amène à engager un travail symbolique en psychanalyse. Dans le cours du travail il y a à demander à ces patientes d'où leur vient cette plainte et pourquoi elle leur vient.

⁵ « *Ne porte pas d'enfant pour moi !* », formule avec ses équivoques, énoncée par la mère ou la grand-mère de l'adolescente, de la jeune femme.

⁶ La *Da* : la nourrice, la servante assurant la fonction de maternage, dans les familles békées, ou bourgeoises. La seule femme noire idéalisée dans la famille békée, et mise à l'honneur par l'ensemble des membres de cette famille.

⁷ Cf *L'adolescent face à ses actes... et aux autres*, Jean-Marie Forget, éd Eres, 2008

Ce système social semble stable. Ce que les mères semblent transmettre de manière prédominante c'est un désir insatisfait et la jouissance. Ce sont les femmes qui estiment qu'il y a un symptôme social à « ne pas arriver à vivre en couple ». Et les hommes se plaignent, non pas sur le plan familial mais au niveau social, de ne pas avoir le pouvoir ou de ne pas exercer pleinement leurs responsabilités aux postes qu'ils occupent pourtant.

Ainsi « *En Martinique, il n'y a pas de couples, il n'y a que des célibataires ! D'où le marronnage conjugal !* » indiquait Jean-Paul Hiltenbrand, formule valable aussi pour d'autres îles des Caraïbes.

Même si c'est le phallus imaginaire (plutôt que sa fonction symbolique) qui semble à l'œuvre en Martinique chez les hommes et les femmes, phallus positivé, eh bien dans l'acte sexuel, par rapport à la jouissance phallique, les hommes se positionnent côté « phallique » du tableau de la sexualité et les femmes du côté « pas-toute jouissance de x », réalisant un acte généralement satisfaisant. Phallus positivé dès l'enfance, dans les propos des adultes, et par la participation des enfants au carnaval. Le phallus symbolique est sans doute présent dans cette relation homme-femme, puisque c'est lui qui fait ou est la signification, mais phallus symbolique mis en arrière-plan par rapport au registre de l'Imaginaire.

Il me semble aussi, que les femmes consultent bien plus que les hommes. Nombre d'entre elles voilent leur dépression à leur entourage mais souhaitent en parler. Alors que les hommes expriment sans doute leur malaise plutôt sous forme de maladies qui les amènent à faire appel aux médecins, ou par des accidents professionnels, ou sur la route, ou par leurs revendications politiques, ou par d'autres formes d'actes.

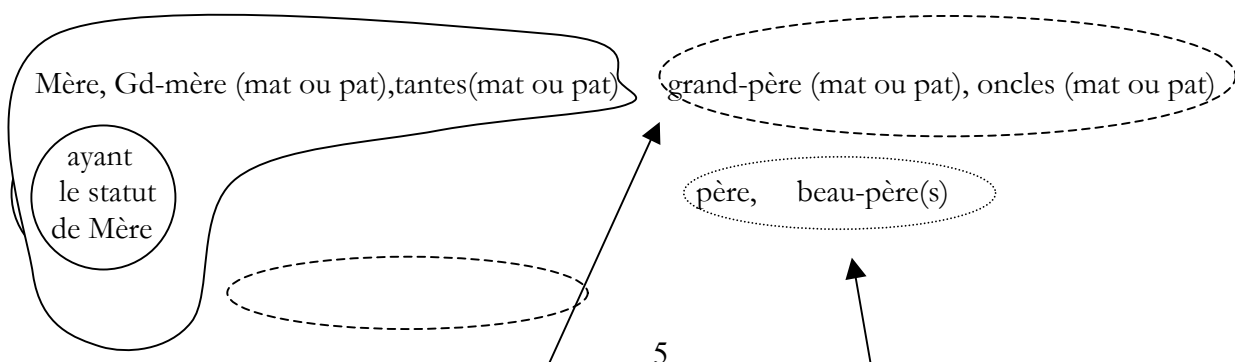
Une structure de la famille en Martinique ?

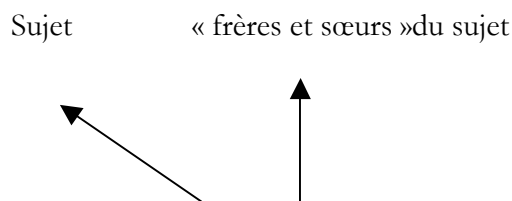
Si le manque entre la mère et l'enfant est de type frustration (l'agent étant la mère symbolique, ou le père symbolique, comme le rappelle Ch.Melman), le sujet est bien inscrit dans le Symbolique et dans la première forme de castration, celle du langage mais pas dans la castration impliquant à la fois le désir de la Mère et le Nom-du-Père. Car ni la mère, ni le sujet n'ont considéré qu'un père soit venu comme réel les séparer et introduire ainsi le manque symbolique. Il n'y aurait pas d'Œdipe ici, mais la puissance de l'inceste !

Le *Code Noir* a interdit la mise en place de familles ! (cf les articles 9, 12, 28). Quels en sont les effets toujours aujourd'hui ? Par exemple, des pères qui ne viennent pas voir leurs enfants au domicile de la mère, qui les croisent dans la rue sans leur dire bonjour, qui ne leur transmettent pas leur nom et qui demandent parfois à la mère de cacher aux enfants et au social le lien de paternité. Dans le système esclavagiste aucune valeur symbolique n'était attachée ni au mariage, ni au mot « père » du côté des esclaves.

L'Autre qui a imposé le *Code Noir* était non pas un Autre Symbolique mais un Autre Réel, impossible. Il était interdit par le *Code* aux hommes esclaves de venir en S1 ; alors ce sont les femmes qui ont dû s'y mettre ou y pallier au niveau familial. Une nouvelle organisation familiale est apparue dans les conditions de la colonisation.

Proposons la répartition suivante, à partir de ce que les sujets verbalisent de leurs familles :





Hypothèse : Ronds Symbolique et Imaginaire , Ronds Symbolique et Réel

Les trois ronds Réel, Symbolique, Imaginaire étant sans doute noués de manière borroméenne, car il s'agit d'une structure et d'un fonctionnement stables, se maintenant depuis des « générations », où l'un des registres ne va pas sans les deux autres.

La place du quimbois dans le fonctionnement psychique

Les quimboiseurs antillais (nommés aussi séanciers, voyants, *gadézafè*, guérisseurs), les marabouts africains, les tireuses de cartes et voyants européens, ont une place privilégiée dans le lien social même si cette place est discrète, voilée, mi-dite : une place de S1 dans les *zafè* (« les affaires ...») des gens. Il semble qu'une grande part de la population ne consulte pas, mais éprouve toutefois une phobie des pratiques et des pouvoirs des quimboiseurs, ce qui indique l'importance du quimbois comme forme de discours et de lien social. On peut faire l'hypothèse que les effets psychosomatiques et les passages à l'acte, etc. résultant de ce discours sont considérables. Les quimboiseurs et les Marabouts ont une place éminente car ils font résonner l'Afrique, comme Autre imaginé, comme Autre perdu⁸. Chez nombre de sujets martiniquais le fonctionnement psychique se répartit sur différents discours (pour les sujets en Occident, Lacan a explicité la circulation du sujet entre les 4 ou 5 discours), lesquels ne sont pas identiques à l'Occident. Un sujet pouvant être commandé par :

- Le discours du quimbois et de la magie se manifestant par exemple par l'idée de « *sort jeté* » et pouvant provoquer des demandes de « *travay* ».
- Le discours catholique dans sa version antillaise où le sujet est partiellement exclus⁹; ou les autres discours religieux, où les fidèles peuvent rechercher et éprouver des jouissances communautaires et corporelles : Adventistes, Evangélistes, Pentecôtistes, Renouveau Charismatique...
- Le discours de la techno-science où le sujet étant en partie exclu
- et parfois le discours analytique.

La question du matriarcat

S'agit-il d'un matriarcat en Martinique ? Certes celle qui a statut de mère a le pouvoir (pas nécessairement l'autorité) sur ses enfants, mais pas sur son compagnon, ni sur le père des enfants qui peut disparaître à tout moment. La mère peut accepter ou décider que certains de ses enfants vont porter son nom (c'est-à-dire celui de sa mère ou de son père), ou le nom de l'un de ses compagnons (qui reconnaît ces enfants), ou le nom du père des enfants.

En dehors de ce cercle familial, les femmes ne cherchent pas spécifiquement le pouvoir. Au contraire, elles sont en manque de Symbolique, il y a un « appel au Symbolique » de leur part et elles souhaitent que les hommes aient plus d'autorité. Peut-on parler de matriarcat dans la société

⁸ Aimé Césaire disait qu'aux Antilles il ne restait que des « débris de mythes et de rites » de l'Afrique.

⁹ Dans la période esclavagiste, les esclaves devaient être baptisés, mais leur instruction religieuse restait limitée, et ils ne pouvaient devenir clercs. D'autre part, les esclaves même baptisés, étaient enterrés pour une large majorité, non dans le cimetière paroissial, mais dans celui de l'Habitation !

martiniquaise ? Charles Melman situe le matriarcat entre le Réel et l'Imaginaire, toutefois il y a aussi cet appel au Symbolique, appel qui ne semble pas être de l'ordre du factice.

En Martinique, il existe une fascination pour Aimé Césaire, pour le Poète et pour l'homme politique considéré comme « père symbolique », celui qui a une autorité symbolique. D'une part beaucoup de femmes et d'hommes de milieux économiquement modestes reconnaissent « *papa Césaire* » dans une familiarité charnelle, car il a aussi beaucoup donné à « son peuple » *matériellement* et par sa présence. D'autre part son œuvre poétique, politique, peut-être entendue comme un Nom-du-Père par rapport au désir et à la jouissance à l'œuvre dans la société martiniquaise. Nom-du-Père qui a impulsé des progrès au niveau politique et social.

S'il y a cet « appel au Symbolique » ou au Nom-du-Père, c'est un appel à la métaphore. Car en ce qui concerne la lettre il me semble qu'elle soit à l'œuvre dans le registre du Réel : dans le système rigide de commandements, la lettre qu'est le *Code Noir* ordonne les places et les fonctionnements de manière implacable. C'est comme si le trait unaire des maîtres réels, esclavagistes, faisait justement toujours réel, fonctionnait comme un impossible à la mise en place de la castration. Nous pourrions dire que le trait unaire dans ce dispositif serait connoté de mort et le phallus imaginaire serait porteur de vie. A noter que les seules jouissances qui n'étaient pas interdites aux esclaves étaient l'acte sexuel, avoir des enfants, la boisson (le tafia). Ainsi le phallus imaginaire semble avoir eu et garde toujours une place prédominante pour les descendants d'esclaves sur les objets *a*, malgré les transformations modernes. Par rapport à la possibilité de changement d'une société : un changement dans l'un des registres du nœud borroméen peut entraîner des effets dans l'un ou dans les deux autres. C'est ce que nous constatons à chaque séance d'analyse et cela est capable de transformer une société.

Concernant l'accès à la virilité pour le garçon, il y a deux façons indique Charles Melman : soit passer par la castration; soit « *se faire image du phallus, se faire tout phallus en se tenant au lieu de l'Autre* »¹⁰. Une transmission imaginaire du phallus est dans ce deuxième cas possible de mère à fils. Ce qui peut ouvrir la voie de l'homosexualité. Est-ce la raison pour laquelle le social tente d'y mettre une barrière, exprime si fortement son mépris et sa crainte à l'égard de cette possibilité? Un homosexuel homme étant qualifié d'ailleurs de manière insultante de *an macoumè* (une commère qui équivoque avec « une comme mère »).

Charles Melman faisait remarquer que le fait d'échapper à la castration, renvoie côté homme à une virilité accomplie, à une virilité sans limites!¹¹ « Virilité et Mort », « les Héros ». Nous constatons en effet venant de l'Autre maternel ou du social une exaltation de la virilité. Virilité réelle et non pas symbolique puisqu'elle a besoin d'être sans cesse redite, racontée et remise en acte. Le fait que le trait unaire en tant que représentant phallique soit investi si massivement en Martinique fait associer à la paranoïa¹², mais il s'agirait plutôt de pseudo-paranoïa, de crises ou de flashes paranoïaques car la faille dans l'Autre est reconnue, elle n'est pas forclosée.

Remarques sur la pratique clinique

Le cognitivo-comportementalisme qui considère les êtres humains comme des objets, des machines ou des animaux,¹³ dont le programme est défectueux et qu'il faudrait reprogrammer ou dompter, ce « déplacement de la signification » (les humains ne sont plus des êtres de parole mais des êtres codés) constitue un délire. Cette méthode née et produite dans le cadre du discours de la science et du discours de l'économie libérale, excluant le parlêtre, peut être considérée comme une

¹⁰ *Problèmes posés à la psychanalyse*, p.119, 120

¹¹ *Problèmes posés à la psychanalyse*, p.135

¹² *Problèmes posés à la psychanalyse*, p.168, 169

¹³ cf le film d'Alain Resnais et du Psychiatre Henri Laborit « *Mon oncle d'Amérique* », vers 1980

version de colonisation, ayant beaucoup de succès sur l'ensemble de la planète depuis quelques décennies, constituant une folie sociale qui aurait sa place à côté du *Code Noir* !

Même si ce sont les registres du Réel et de l'Imaginaire qui sont dominants dans le Nouveau-Monde, le registre du Symbolique est tout de même appelé, et noué aux deux autres, fonctionnant « dans l'ombre des deux autres », de manière voilée, occultée : R I S dirions-nous. Qu'on envisage dans une cure, le retournement de R I S à R S I n'est pas si simple et demande sans doute aux analysants martiniquais de nombreuses années d'analyse pour un résultat qui n'est pas garanti. Pour que le sujet puisse appréhender le nouage par exemple sous la forme R I S, c'est qu'il se positionne ailleurs, dans un 4^{ème} registre, par exemple celui du symptôme, celui de la plainte.

La pulsion de mort était à l'œuvre dès le commencement du Nouveau-Monde, dans un déchaînement sans limites. Le discours de la science s'avancait de manière implacable en excluant les systèmes symboliques (langues, systèmes totémiques, systèmes familiaux, règles d'alliance, tabous, noms¹⁴, etc.) des sociétés qui se trouvaient sur son passage, en excluant l'altérité. Il n'y avait pas de rencontre entre ces systèmes symboliques, ce qui aurait été l'amour. Pas de métissage mais élimination sans condition des autres systèmes, en particulier des autres langues. A ce propos l'ouvrage du linguiste Robert Chaudenson¹⁵ est remarquable: les langues créoles de certains territoires colonisés par « les François », créoles des îles, de la Louisiane, ne sont pas des langues métissées. Elles ont essentiellement pour base les langues régionales des maîtres (celles à l'Ouest d'une ligne Paris-Bordeaux) imposées aux esclaves à leur arrivée dans les îles.

Des termes employés dans la cure comme « travail », « règle », traditionnels en psychanalyse, et introduits par l'analyste, résonnent sans doute ici, aussi bien chez l'analysant que chez l'analyste, avec des effets de maîtrise, de servitude, de résistance, de fuite (de *marronnage*) momentanée ou sans retour. La résonance de ces termes dans le social se retrouve aussi dans la cure.

Ainsi la dimension dramatique des effets actuels de la colonisation, n'est parfois pas suffisamment mesurée par les analystes et par les « psy », car dans le fonctionnement subjectif et social, cette dimension est refoulée par les autres discours (économico-politique, de la science, des universités, de la religion, peut-être même du quimbois), et par les principaux maîtres de l'économie en place, puisque la communauté békée qui possède la majorité de l'économie s'arrange pour que la colonisation soit oubliée. Toutefois les économistes, les historiens, les politiques, peuvent en évaluer les effets dans leurs champs. Ce sont sans doute les poètes et les écrivains qui en perçoivent les premiers toute l'ampleur subjective et sociale.

« Une société pas entièrement folle » ?

Dans l'histoire de la colonisation en Martinique, il semble que les relations entre hommes (colons, esclaves, libres de couleur) et femmes esclaves, soient passées d'une phase de viols (pratiqués par les matelots à l'arrivée des bateaux négriers avant la vente de « la cargaison », puis sur les Habitations et les Plantations) à une phase où les hommes faisaient de certaines de leurs esclaves des maîtresses, les faisant changer de position sociale et matérielle et parfois les affranchissant. Phase que les religieux considéraient comme du libertinage, mais qui a amené un changement important dans les relations entre les hommes et les femmes de la colonie et entre maîtres et enfants métis qui naissaient de ces rencontres. Ceci a sans doute incité les femmes esclaves à ne plus tuer les enfants qu'elles avaient avec les maîtres, les commandeurs et différents hommes.

¹⁴ Aux esclaves, leur étaient attribués des prénoms européens.

¹⁵ *La créolisation : Théorie, applications, implications*, Robert Chaudenson, éd Institut de la Francophonie, 2003

La séduction entre hommes et femmes s'est « implantée » et est devenue prisée par le social : la dimension de jeu sexuel, de danses érotiques, de lascivité, de licence sexuelle. A l'inverse du discours de la science et de sa violence extrême, la séduction a permis d'atténuer cette violence et d'établir entre les sujets un lien fondé sur la ruse, le désir, la jouissance sexuelle. Séduction qui a permis aux femmes d'établir avec certains hommes et avec les enfants, issus de ces rencontres, un lien d'amour.

Dans la société martiniquaise aujourd'hui les récriminations à l'égard des descendants de maîtres, les békés, portent sur leur logique raciste, ou sur leur *profitation* — leur communauté dicte les prix en maintenant une économie de monopole et non une économie de libre concurrence —, ou sur leur poids politique qui agit dans l'ombre mais pas sur les activités sexuelles de leurs ascendants.

La séduction qui est l'une des quatre formes d'exercice de l'autorité¹⁶ selon Charles Melman, est une forme de perversité qui permettrait d'abord au sujet dans le système de la colonisation de survivre, puis de « vivre » ce qui pose question car les effets et le fardeau de la séduction... , ou de vivre entre-deux.

Dans les nombreuses entreprises de commerce et parfois culturelles que dirige ou dans lesquelles s'investit la communauté békée, se maintiennent flatteries et faveurs réciproques, paternalisme¹⁷. Il semble que ce n'est pas tant un dispositif de ruse à l'œuvre — ce qui relèverait du 2^{ème} niveau du refoulement, de la métaphore de la fonction paternelle —, mais plutôt la flatterie, la faveur où la dimension « duelle » imaginaire (duel !) est concernée.

Voilà quelques pistes de lecture que je souhaitais présenter.

¹⁶ *Problèmes posés à la psychanalyse*, C. Melman, p.157 à 162

¹⁷ Le mot « béké » équivoque avec « béquée », et l'on pourrait s'amuser ou s'alarmer à dire : que les descendants d'esclaves par fascination ou par nécessité professionnelle vont *béketer* dans leur main.